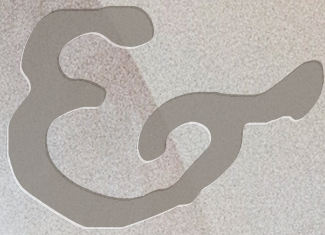


ENTRETIENS PRÉLIMINAIRES



ENTRÉE EN ANALYSE

AMP **B**log

DOSSIER

Septembre 2023 – Vol. 4

SOMMAIRE

P. 4 – Les préliminaires, en acte

Guy BRIOLE

Congrès de la SLPcf, "L'entrata in analisi e i suoi preliminari" - mai 2023

P. 7 – L'inizio delle analisi, a partire dal reale

Domenico COSENZA

Congresso SLPcf, "L'entrata in analisi e i suoi preliminari" - maggio 2023

P. 10 – Composizione del transfert e azione analitica

Massimo TERMINI

Congresso SLPcf, "L'entrata in analisi e i suoi preliminari" - maggio 2023

P. 13 – La doble vuelta de un giro

Maria Cristina GIRALDO

Presentación del XI ENAPOL, "Empezar a analizarse" - septiembre 2023

P. 16 – Meter la pata

Oscar ZACK

Presentación del XI ENAPOL, "Empezar a analizarse" - septiembre 2023

P. 19 – La buena suerte de analizarse

Sérgio de MATTOS

Apresentação do XI ENAPOL, "Começar a se analisar" - setembro de 2023

P. 22 – Empezar a analizarse, cuestión de tiempo

Raquel CORS

Presentación del XI ENAPOL, "Empezar a analizarse" - septiembre 2023

P. 24 – No me buscarías si no me hubieras encontrado

Esthela SOLANO-SUAREZ

Congreso de la SLPcf, "La entrada en el análisis y sus preliminares" - mayo de 2023

PRESENTATION

Anne COLOMBEL-PLOUZENNEC

Entretiens préliminaires & entrée en analyse

Le dossier AMP-Blog se fait l'écho des travaux menés au sein de l'Association mondiale de psychanalyse.

Le thème des **entretiens préliminaires & entrée en analyse** donne lieu en 2023 à deux événements majeurs au sein de l'AMP :

- le congrès de la SLP – Scuola Lacaniana di Psicoanalisi del Campo Freudiano, Italie – qui s'est tenu en mai,
- et ENAPOL, le congrès de la FAPOL – Federación Americana Psicoanálisis de Orientación Lacanian – qui se déroulera les 30 septembre et 1^{er} octobre à Buenos Aires.

Les quatre textes présentés lors du congrès de la SLP et les quatre présentations du XI^e congrès ENAPOL qui constituent ce dossier témoignent de la richesse des élaborations sur ces questions décisives dans l'époque.

Nous vous en souhaitons bonne lecture !



El dossier AMP-Blog se hace eco del trabajo que se lleva a cabo en la Asociación Mundial de Psicoanálisis.

En 2023, el tema de **las entrevistas preliminares y la entrada en el análisis** da lugar a dos importantes eventos dentro de la AMP:

- el congreso del SLP – Scuola Lacaniana di Psicoanalisi del Campo Freudiano, Italia– celebrado en mayo, y
- el ENAPOL –Encuentro de la Federación Americana Psicoanálisis de la Orientación Lacaniana [FAPOL]– que tendrá lugar entre el 29 de septiembre y el 1^o de octubre en Buenos Aires.

Los cuatro textos presentados en el congreso SLP y las cuatro presentaciones del XI ENAPOL que constituyen este dossier dan testimonio de la riqueza de las elaboraciones sobre cuestiones cruciales en nuestra época.

¡Le deseamos que disfrute la lectura!

Les préliminaires, en acte

Guy BRIOLE

Pousser la porte du cabinet du psychanalyste, ce n'est pas entrer dans l'analyse. Cela peut paraître un truisme, une vérité d'évidence. Mais, il en va autrement selon une autre perspective, celle où ce qui manque est de l'ordre d'un *en plus*.

Le titre de cette conversation, « L'entrée en analyse et ses préliminaires », me laissait avec une interrogation : les préliminaires, c'est avant ! Dans le titre, ils sont placés après. La structure même du titre dit le bouleversement qui s'y trouve mis au travail d'une réflexion à partir des pratiques.

Un *préliminaire* est un préalable qui inclut une dialectique ouvrant à une relation basée sur une parole librement échangée dans ce qui vaudrait pour un pacte. Ainsi compris, on voit se dessiner ce que l'on entend par transfert.

« Au commencement de la psychanalyse est le transfert », dit Lacan¹. Pour autant il ne dit pas : avec le transfert débute l'analyse. Ainsi, si nous pouvons dire que le transfert est une condition préalable pour entrer en analyse, on peut aussi remarquer le décalage qui existe entre l'entrée dans le transfert et l'entrée dans l'analyse. Aujourd'hui cette distinction tendrait à être réduite, collapsée, voire shuntée. Ce n'est plus le lien de l'Un avec les autres qui fait l'*affectio societatis*, mais le Un séparé des autres qui prévaut. Alors le fait de désirer qui inclut la catégorie des autres et de l'Autre, cède la place à cette jouissance immédiate revendiquée par chacun et pouvant spécifier ce qui est demandé à l'analyste, exigé de lui.

Quelque chose qui manque

Dans les particularités de certaines demandes actuelles se fait entendre quelque chose de l'ordre du pulsionnel qu'il faudrait border en urgence. C'est là que l'on retrouve la porte *poussée*. Non seulement cela, mais il serait aussi

attendu de cet *en plus* déjà évoqué, un gain de jouissance. En fait, c'est en phase avec ce que proposent la science et le modèle sociétal actuel, comme autant de pousses à jouir.

C'est ainsi que, au XXI^e siècle, les demandes d'analyse ont changé : plus que sur le manque, elles sont davantage orientées par ce supplément de jouissance que les discours actuels promettent et que les sujets n'arrivent pas à obtenir. Il ne s'agit pas d'un manque de désir, mais de quelque chose qui manque du côté de la jouissance. Précisons que ce n'est pas un *manque*, mais un *quelque chose qui manque*, un en-moins par rapport à un en-plus espéré.

Le provisoire, l'erreur et le malentendu

« Le provisoire est fragile »², dit Lacan dans le *Séminaire XXIII*, désignant ici le nœud borroméen, le nouage qu'un parlêtre se serait inventé, où celui qui résulterait d'une cure. Tout n'est pas « résolu » parce que l'on se serait orienté du réel, dans une référence explicite, voire forcée, au dernier enseignement de Lacan. Pour le dire autrement, il n'y a pas non plus de garantie, pas d'Autre de l'Autre, dans l'orientation borroméenne.

Ce « provisoire » semble être une marque de ce siècle où l'on ne se donne plus le temps de désirer et où ce qui est visé, c'est l'immédiateté d'une jouissance pour tous. Disons-le autrement : le « droit au bonheur » est exigé de l'analyste en lieu et place d'une *éthique du bien dire* tournée vers le questionnement de la vérité et des méandres, comme des impasses, du désir.

Quand on aborde la question du désir, on doit se souvenir que c'est du lieu de l'Autre que revient sur le sujet sa question sous le mode inversé. Ainsi Lacan dit-il que le désir de l'homme est *excentrique*³. On lira dans le choix de ce mot l'équivoque qu'il contient, indiquant à la fois que ce désir est décentré – c'est au « lieu

de l'Autre qu'il se forme⁴ » – et qu'il est fantaisiste, insolite et, parfois, extravagant. Ce point, s'il n'est pas pris en compte, entraîne une de ces dérives que dénonce Lacan : celle de répondre à la demande de l'analysant, en supposant qu'elle s'adresse à la personne de l'analyste qui, alors, ne pourrait y répondre que par la frustration. De la place de l'analyste, il n'est pas possible de répondre à la demande, car « y répondre, c'est forcément décevoir⁵ » une demande qui vise « Autre-Chose⁶ ». Mais voilà, ajoute Lacan : « des gens viennent demander quelque chose dont ils n'ont eux-mêmes aucune espèce d'idée⁷ ». Le psychanalyste serait détenteur d'un savoir obscur qui le ferait clairvoyant sur ce qui se passe chez celui qui le consulte. C'est le premier écueil qui ouvrirait au malentendu, aux *mal-entendus* du désir.

Le cabinet des objets perdus

Dans notre société de la consommation suscitée, du gaspillage programmé, un objet en vaut un autre et, celui qui est perdu est, de ce fait, caduc. Alors, pourquoi le chercher ? D'autant plus qu'il y en a un autre, plus récent, *plus* tout ce que l'on nous vante... et que l'on croit ! Le paradoxe apparent, c'est qu'en le rachetant, on fait une économie qui coûte, non pas au consommateur, mais au sujet ! Il fait l'économie de s'interroger sur l'acte manqué, sur la manifestation de l'inconscient impliquée dans le fait de perdre.

Partons d'une observation de Jacques-Alain Miller : « Les thérapies psy sont, dans leur diversité, comme des "bureaux d'objets trouvés⁸" » ! Si vous avez perdu un objet, on vous le retrouve, celui-là ou un autre. La psychanalyse, au contraire, oriente – pour cette perte-là – à trouver comment « la perdre de la bonne façon, c'est-à-dire en en faisant le deuil une fois pour toutes⁹ ». Alors, au vu des modalités des demandes actuelles, on peut dire que le sujet moderne a délaissé le *Bureau des objets trouvés* pour le *Cabinet des objets perdus* !

L'entrée dans la cure supposerait qu'il puisse envisager la possibilité du deuil de cet objet. Ce n'est pas gagné ! La religion, comme la science, proposent une modalité de réponse au sujet pour lui éviter la castration et toute frustration

tout en l'aliénant, pour l'une, au péché originel et, pour l'autre, à des objets au rang desquels, d'ailleurs – puisqu'il est question des thérapies – on peut trouver les médicaments.

Le psychiatre propose des pièces de rechange que l'industrie pharmaceutique lui fournit et qu'il fait passer auprès de ses patients, par une savante pédagogie, pour des équivalents d'objets *a* et, même, il se targue d'avoir des objets *a*, plus-de-jouir, dont l'usager peut tirer un bénéfice immédiat ; c'est la jouissance pour tous. Certitude scientifique pour l'un, cruelle déception pour l'autre, la course à la production de molécules nouvelles est lancée.

L'analyste, dans sa direction de la cure, prend acte de ce que « l'objet est perdu¹⁰ ». Côté analyste, pour conduire l'analysant sur ce chemin, encore faut-il que cet objet *a* soit pour lui ce dont l'effet de la perte est le sujet lui-même ; celui qui est en question dans une cure et qu'il ne le confonde pas avec l'objet *a*, plus-de-jouir, que son mode opératoire viserait à restituer à l'analysant : interprétations donnant du sens, gratifications : c'est-à-dire des réponses à partir du grand Autre et leurs conséquences en termes d'effet thérapeutique et d'*acting-out*.

Alors, où commencent les analyses ?

Plus que jamais, « ce serait une erreur que de se repérer de manière exclusive sur la demande faite à l'analyste. Cette démarche a certes pour le sujet valeur d'acte, elle a ses coordonnées symboliques, et dans tous les cas, un style de franchissement¹¹ ». Cette demande suppose un transfert à la psychanalyse, éventuellement à un psychanalyste, mais cela ne dit en rien qu'un sujet soit entré en analyse.

Si nous reprenons la question du départ, nous pouvons penser que le mode de réponse conditionne la demande. Ainsi, le « Que pouvez-vous pour moi ? » se pose d'abord du côté de celui qui se sent concerné par cette interpellation. En fait la question revient à se demander ce que peut la psychanalyse. Ainsi, ce n'est pas l'Œdipe qui est d'emblée en jeu pour ce *parlêtre*, mais comment il pourrait se débrouiller pour ne pas être aliéné à ce que la modernité lui propose et qui est en décalage avec ce qu'il ressent. La demande n'est pas liée à une

pensée névrotique qui encombre, mais à quelque chose qu'il n'est pas possible d'éprouver dans le corps ; une insatisfaction du corps. Ce n'est pas un manque à désirer, mais un manque à jouir.

Du côté de l'analyste

Si ce sujet moderne ne croit pas à l'inconscient, c'est néanmoins à un analyste qu'il s'adresse. On a beau dire qu'il vient voir un analyste comme un des « moyens » mis à sa disposition, la question retombe aussi du côté de l'analyste et de ce qu'il fait de cette demande. Comment s'y prendre avec un sujet qui veut les clés pour le réglage de sa jouissance. Comment faire émerger un symptôme analytique avec un sujet qui est plus intéressé par un « savoir-faire » de l'analyste que de lui supposer un savoir et de se mettre à la tâche analysante ?

Que peut-on dire, dans notre modernité, des analystes que Lacan, en son temps, comparait à des « rhinocéros » et dont il disait qu'ils « font à peu près n'importe quoi, et je les approuve toujours. Ils ont en effet toujours raison¹² ». Enfin, ceci étant le temps un du contrôle, le deuxième étant celui d'user de l'équivoque pour dégager ce qui pouvait faire symptôme, obstacle au désir de l'analyste. L'objectif n'étant pas de s'opposer, mais de faire en sorte que ce soit celui qui vient au contrôle qui s'aperçoive de son erreur. Le rhinocéros foncé n'est pas du tout en voie de disparition, mais relativement à la question mise ici au travail, il ne concerne pas seulement les rhinocéros auxquels Lacan s'adressait en son temps, mais aussi à nous tous confrontés à ces demandes qui surprennent.

Le temps presse, l'analysant est pressé et il presse l'analyste qui confond, quand il s'y laisse prendre, hâte et précipitation. L'analyste peut adhérer à l'urgence de la demande de son analysant pour lequel il croit pouvoir établir une causalité directe ; reprenant dans une perspective moderne ce que Lacan mettait du côté d'une psychologisation de l'inconscient.

Son acte aurait pour cible la cause. Il prend, si je peux dire, *fait et cause* pour son analysant, son *Un-patient*, son *in-patient*, *out-analysant*. *In, out*, il faut viser le moment de conclure, en ayant court-circuité les deux premiers, l'instant de voir et le temps pour comprendre.

L'analyste moderne ne veut pas être dupe, comme son analysant, il veut des résultats et la terminologie qui le tente inclut bien souvent la nécessité de *produire* un acte. Il sait bien que l'acte ne se calcule pas. Mais il se veut inventif, il est décidé à sortir de l'ornière de la vérité menteuse celui qui s'y trouve de s'être fait des nœuds ; ceci en lui proposant d'autres nouages qu'il appellera *sinthome*. Il est syntone au *sinthome* de son analysant. Au miroir du réel, les mirages peuvent conduire au pire.

La manœuvre du transfert visera à faire surgir une question propre à ce sujet-là. Il faudra faire en sorte que d'une plainte dirigée à l'Autre du monde qui l'entoure, il puisse s'interroger sur son désir, alors qu'il est aveuglé par la recherche d'une jouissance promise à tous.

Dans nos pratiques d'analystes lacaniens, ces manœuvres sont à réinventer pour que l'acte de l'analyste ne conduise pas à un *acting out* par anticipation. Les préliminaires ont alors une véritable place pour permettre une rectification subjective ouvrant à un travail analytique.

Guy BRIOLE est psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP.

¹ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ». *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 247.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, mars 2005, p. 119.

³ Lacan J., « La psychanalyse. Raisons d'un échec » [15 décembre 1967 à Rome], *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 342.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 343

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 mai 1989, inédit.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Miller J.-A., « C.S.T. », *La conversation clinique*, Paris, Le champ freudien éditeur, 2020, p. 25.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 17.

L'inizio delle analisi, a partir dal reale

Domenico COSENZA

L'inizio delle analisi oggi, alla luce dell'ultimo Lacan

In questo intervento cercheremo di interrogare l'avvio dell'analisi, i colloqui preliminari e l'inizio della cura, dopo quasi 30 anni trascorsi dal Convegno Come iniziano le analisi, tenutosi a Torino nel 1994 come Sezione Italiana della Scuola Europea di Psicoanalisi (SISEP). Da allora molta acqua sotto i ponti è passata: siamo entrati nel nuovo millennio, è stata fondata nel 2002 la SLP, gli Altri scritti e la gran parte dei Seminari di Lacan sono stati editati, le Scuole del Campo Freudiano, tra cui la SLP, si sono consolidate. Ritornare oggi sul tema dei colloqui preliminari e dell'inizio dell'analisi ha dunque il sapore di un après-coup speciale. In fondo in tutti questi anni abbiamo interrogato costantemente il tema della fine dell'analisi e della passe attraverso le testimonianze degli Analisti della Scuola, ma abbiamo messo meno a tema la dimensione dell'inizio dell'analisi e delle sue condizioni. Farlo oggi – cosa che avverrà tra qualche mese anche per i nostri colleghi del Latinoamerica al prossimo Congresso della FAPOL – ha delle implicazioni particolari di cui occorre tenere conto. Sarà un modo per dare corpo alla questione "Come iniziano le analisi oggi?", nel nuovo ordine simbolico di inizio del terzo millennio, alla luce della pratica attuale della psicoanalisi, e per verificare se possiamo dirne qualcosa di più e di diverso da quanto ne dicevamo 30 anni fa.

Il riferimento all'ultimo insegnamento di Lacan, e all'elucidazione che ne ha dato Jacques-Alain Miller all'interno del Campo Freudiano ci potrà sostenere in questa direzione. Questo riferimento ci ha condotto senza dubbio a modificare la nostra lettura della fine dell'analisi e dell'esperienza della passe, rispetto alla versione che Lacan ne offriva nei primi scritti da lui dedicati al tema, in particolare rispetto alla "Proposta del 9 ottobre 1967 sullo psicoanalista della Scuola". Abbiamo imparato, seguendo la lettura di Miller, a non ridurre la fine dell'analisi in Lacan all'attraversamento del fantasma, ma a ripensarla come rottura del fantasma, separazione dell'oggetto dai sembianti fantasmatici, ed a coniugarla con un nuovo rapporto con l'oggetto residuale al cuore del nostro modo di godere, scollato dal fantasma, una nuova alleanza con la pulsione, attraverso l'identificazione al proprio *sinthomo*. Quali conseguenze possiamo invece dedurre sull'inizio dell'analisi dall'ultimo insegnamento di Lacan?

Verso una nuova pratica dell'ascolto analitico

Nel suo ultimo corso del 2010-2011, che abbiamo il privilegio di avere in italiano nel volume curato da Antonio Di Ciaccia L'Uno-tutto-solo, Miller ci invita a ripensare l'esperienza contemporanea dell'analisi a partire non dal rapporto dell'analizzante

con l'elucubrazione di sapere inconscio che lo contraddistingue, la catena significativa S1-S2, ma prima di tutto a partire dal rapporto dell'analizzante con l'Uno del godimento che lo contraddistingue, con il suo significante-padrone: il suo S1 solo, staccato dall'S2 (Miller, Di Ciaccia, 2018, p. 129). L'ultimo insegnamento di Lacan, che si avvia nel Seminario XIX del 1971-72 isolando la formula C'è dell'Uno, affranca la pratica analitica da una ontologia semantica – presente anche nell'insegnamento classico di Lacan – centrata sul primato della verità del desiderio inconscio come dimensione essenziale dell'essere parlante. L'ultimo Lacan propone piuttosto il passaggio a una henologia, nella quale al cuore dell'operazione analitica è il reale del godimento dell'analizzante, godimento Uno slegato dall'Altro, singolare, non universalizzabile né dialettizzabile. Miller ci invita, alla luce dell'ultimo Lacan, a deontologizzare e desublimare la pratica analitica, ripulendola dall'adorazione della verità e conducendola a stringere il reale del sintomo (*ibid.*, pp. 261-2). Questa prospettiva offre una nuova direzione all'ascolto analitico, che Miller ci invita a mettere in gioco fin dai colloqui preliminari e l'avvio del trattamento. Questo non significa chiaramente abbandonare il campo del linguaggio, ma piuttosto regolarsi sulla sua parte materiale, sulla lettera piuttosto che sull'essere (*ibidem*, p. 260), sul nucleo di non-senso piuttosto che sul senso. L'analista, nella sua pratica, di fatto "circola tra due ascolti" (*ibid.*, p. 149): un ascolto a livello della dialettica, che sposa l'ontologia del discorso del paziente e che si dirige verso il disessere; ed un ascolto a livello della ripetizione, che si dirige verso l'esistenza. Due dimensioni dell'ascolto, ci ricorda Miller, "...che non sono raccordate che tramite uno iato" (*ibid.*).

Supplemento reale all'algoritmo del transfert: l'urgenza soggettiva e l'analista come l'Uno che si è

Nel suo testo del '94 che conclude il Convegno italiano "Come iniziano le analisi", Miller mette in evidenza come Lacan ci abbia trasmesso il matema dell'inizio dell'analisi nell'algoritmo del transfert esposto nella "Proposta del 9 ottobre 1967 sullo psicoanalista della Scuola": il suo intervento "L'inizio delle analisi" (SISEP, 1995, pp. 260-274; Miller, 2001, pp. 137-148) ne è infatti un'elucidazione. Qui Miller sottolineava la discontinuità del concetto di transfert di Lacan, rispetto alla tradizione psicoanalitica, che l'algoritmo mette in valore: a partire dalla riformulazione dell'algoritmo saussuriano, ha indicato la molla del transfert nella dimensione simbolica della catena significativa inconscia, la sua irriducibilità agli effetti immaginari del transfert riconducibili alla dimensione del significato, e la strutturale separazione tra l'asse simbolico e quello immaginario. Il significante del transfert (St), quel significante enigmatico legato a qualcosa che non funziona nella sua vita per il quale l'analizzante si domanda nei primi colloqui che cosa voglia dire, è la scaturigine dell'inizio dell'analisi. Ma essa ha bisogno di trovare un proprio asilo presso un analista in quanto supposto saperne qualcosa di ciò che tale significante voglia dire, posizione che nell'algoritmo Lacan designa come Sq, significante qualunque. Il transfert come soggetto supposto sapere si struttura quando queste due condizioni, l'emergenza di un significante del transfert e la presenza di un analista per riceverlo, si realizzano. Lacan chiarisce che non è tanto l'analista come tale a essere tale soggetto supposto sapere, e che anzi è bene che non cada nella trappola di ritenersi tale se vuole operare come analista. E' piuttosto

l'inconscio dell'analizzante a costituire il luogo di questa supposizione, ossia la sua credenza nell'inconscio. Nell'analisi l'analizzante attraversa tutte le significazioni fondamentali che riguardano l'enigma che è alla base del proprio sintomo, fino a quando giunge, in prossimità della conclusione, alla caduta del soggetto supposto sapere. Già in questo intervento del '94 tuttavia, Miller sottolineava i limiti di questo algoritmo, consistenti nel fatto che "...non vi si ritrova ciò che faceva la vita, i colori della concezione libidica del transfert" (Miller, 2001, p. 147). In altri termini, si tratta di ripensare l'inizio delle analisi espresso nell'algoritmo del transfert integrandovi il reale dell'esperienza del transfert: l'analista come oggetto agalmatico (presente nel posto di agente del discorso analitico), e la dimensione dell'analisi come modo di godere dell'inconscio, che spiega la difficoltà di molti analizzanti a separarsene concludendo il loro percorso analitico.

A questi rilievi vorrei aggiungere due punti che ci permettono di dare un supplemento di reale all'algoritmo del transfert come via per pensare all'inizio delle analisi. In primis, l'importanza della dimensione dell'urgenza soggettiva come condizione pulsionale per l'inizio di un'analisi, che Lacan ci indica nell'ultimo testo contenuto negli Altri scritti: la "Prefazione all'edizione inglese del Seminario XI" del 17 maggio 1976 (Lacan, 2012, pp. 563-65). Potremmo dire che non c'è significante del transfert che non si radichi in una dimensione reale di urgenza soggettiva, perché un'analisi prenda avvio. Nel suo corso sull'Ultimissimo Lacan Miller ne offre un commento alla lettera nella sua prima lezione (Miller, 2013, pp. 9-22),

articolando la differenza tra inconscio transferale (quello riconducibile alla struttura dell'algoritmo del transfert) e inconscio reale (irriducibile al soggetto-supposto-sapere). E' l'urgenza in quanto emergenza di ciò che fa buco, la condizione preliminare alla domanda di analisi (ibidem, p. 20).

Il secondo punto riguarda invece l'analista, il secondo elemento della coppia St-Sq dell'algoritmo del transfert. Credo che dobbiamo ripensarne la funzione, fin dai preliminari, tenendo conto di quanto ne dice Lacan in un passo del seminario XIX, quando afferma che "...il primo passo dell'esperienza analitica consiste nell'introdurvi l'Uno come l'analista che si è" (Lacan, 2020, p. 123). L'esistenza di uno psicoanalista è la condizione che rende possibile l'avvio di un'analisi: è "l'atto d'entrata" (Bassols, 1995, p. 108-113), il sì fondamentale che permette il passaggio dallo 0 all'1, rendendo possibile il dispiegamento del lavoro analizzante nella catena transferale S1-S2. Per questo forse Lacan insisteva sulla cardinalità dell'esistenza degli psicoanalisti per l'avvenire della psicoanalisi.

Domenico COSENZA è psicoanalista, membro della SLP e dell'AMP.

Bassols M., "L'atto di entrata", SISEP, L'inizio delle analisi, Scuola Europea di Psicoanalisi, Torino 1995, pp. 108-113.

Lacan, J., "Proposta del 9 ottobre 1967 sullo psicoanalista della Scuola", Altri scritti, a cura di A. Di Ciaccia, Einaudi, Torino 2013, pp. 241-256.

Lacan, J., "Prefazione all'edizione inglese del Seminario XI", Altri scritti, cit., pp. 563-565.

Lacan J., Il Seminario. Libro XIX. ...o peggio, 1971-1972, a cura di A. Di Ciaccia, Einaudi, Torino 2020.

Miller J.-A., "L'inizio delle analisi", I paradigmi del godimento, Astrolabio, Roma 2001, pp. 137-148.

Miller J.-A. e Di Ciaccia A., L'Uno tutto-solo. L'orientamento lacaniano, a cura di A. Di Ciaccia, Astrolabio, Roma 2018.

Composizione del transfert e azione analitica¹

Massimo TERMINI

Come una linea che rapida abbozza il profilo di una figura, poi da definire, allo stesso modo una prima considerazione tratteggia il tema che andrò a sviluppare: il lavoro dei preliminari ha un suo orientamento, sue coordinate, si tratta cioè di rilevare determinati movimenti soggettivi, di verificare la possibilità o meno di produrli, dando così al transfert la sua composizione². Eventualmente quella che serve per introdurre il soggetto nel discorso analitico. Affatto scontati, sono movimenti che chiamano in causa da un lato l'azione dell'analista, dall'altro la decisione del soggetto, il suo acconsentire.

È quel che cercherò di argomentare, delineando innanzitutto due movimenti, che non costituiscono alcuna successione.

Il primo coinvolge il rapporto con le identificazioni, le più fondamentali, sotto cui trova riparo l' "io sono". L'analista sostiene la possibilità di interrogare tale rapporto, di allentare il nodo. Le credenze vacillano, l'incertezza afferra i significanti padrone e insinua il dubbio che l'essere si rifugi altrove, da altra parte. Il soggetto traccia una prima distanza dalle identificazioni e insieme dal discorso dominante, quello del padrone, anche nelle sue varianti più attuali. Infatti i significanti identitari in gioco non sono solamente quelli agganciati al particolare della propria storia. Registriamo pure una nuova forma di significanti padrone ritagliati su una spinta a godere generalizzata che promette sempre più nuove e intense soddisfazioni. E in maniera strettamente correlata, registriamo la tendenza a fare dell'essere un dato piuttosto che una questione, un fatto psichico che si può oggettivare. Cosa che non va senza l'impiego

dei dispositivi della tecnica e i media digitali. Esibito, dato a vedere, l'essere si fa social. Si mostrano i tratti identitari ma anche ci si sforza di mostrare il godimento che se ne trae. L'idea di trasparenza a se stessi può così rinnovarsi e rafforzarsi con la salita in scena di un godimento in cui riconoscere ciò che si è. Proprio all'opposto dell'azione analitica.

Il secondo movimento sostenuto dall'analista si svolge invece sulla via del sintomo, considerando che, a partire da Freud, la mossa di apertura dell'analisi è data dal suo tramutarsi in enigma. Qualcosa non va, non funziona. Una sofferenza emerge e il senso sguscia via. Si procede allora con il reperire la ripetizione sintomatica e si attende un effetto ben preciso: il sorgere della funzione interrogativa che Lacan ha chiamato *significante del transfert*³. Sta qui la condizione di base del fenomeno transferale: risiede nel sintomo, nella sofferenza che procura e che diviene questione urgente, essenziale, la cui soluzione ne va di sé, del proprio essere, quello appunto che le identificazioni non bastano a rendere. Ebbene, riscontriamo tutto ciò? Il sintomo si carica di un voler dire da decifrare? Si apre all'Altro? Si schiude all'interpretazione? Certo, l'idea di farne solo un disturbo di cui sbarazzarsi è sempre pronta a muovere obiezione. Ma in particolare non è quanto viene eluso dallo stile di addiction che i sintomi tendono ad assumere, in risposta alle attuali spinte consumistiche? La soddisfazione pulsionale è ormai palese, ogni volta un più di godere da aggiungere.

Non sfugge come in tal modo la direttrice del sintomo ricalchi quella dell'identificazione: a tracciare la sua linea è il passaggio all'evidenza

di un godimento attorno a cui modellare l'essere e organizzare i sintomi.

Allora, oggi più che mai, si comincia a rovescio di ogni idea di trasparenza. Con l'analista che non cede all'abbaglio dell'evidenza e mantiene saldo come orientamento il reale, un reale del godimento irriducibile al campo della rappresentazione e pertanto opaco. Su tale riferimento calibra la sua posizione ovvero, come annota E. Laurent, quella di colui che sostiene l'interrogarsi, l'apertura, l'enigma in chi va a trovarlo⁴. L'analista considera così, per ciascun caso, la profondità del taglio che separa il soggetto dall'interrogazione e isola nelle emergenze del reale, nei suoi ritorni, possibili punti di allaccio. Detto altrimenti, si comincia con l'analista che si include nel discorso del soggetto con rinnovata decisione e precisione, per rilevare i tratti di opacità in grado di interrogare e scomodare i significanti identitari e situare nel posto lasciato sgombro, almeno un po', i significanti del transfert.

Al contempo però, si comincia anche con la prudenza e l'attenzione diagnostica che tali movimenti richiedono, verificandone le condizioni di possibilità. Soltanto sullo sfondo di un solido aggancio con le identificazioni è possibile procedere al loro allentamento. Mentre nei casi in cui riscontriamo una speciale precarietà, una labile resistenza, indice di un'impasse profonda, di struttura, l'esigenza è semmai di sostenerle, farle consistere. Il lavoro dei preliminari necessita di tale verifica. Così come procede appurando l'effettiva tenuta del sintomo, che il non senso sia serrato nella sua ripetizione, che l'enigmatica opacità con cui il soggetto è alle prese non sia dell'ordine della perplessità di cui testimonia l'esperienza della psicosi, ponendo in rilievo l'esigenza di essere temperata.

Due movimenti e ora un terzo, suscettibile di introdurre il soggetto nel discorso analitico. La sua direzione è presto indicata e va dall'enigma del sintomo al sapere. Quale sapere? Quello che si suppone all'analista innanzitutto. Eppure la configurazione del transfert richiede anche un altro indirizzo: l'inconscio dell'analizzante. Si riesce a operare tale rivolgimento, cosicché in opposizione al significante del transfert giunga la significazione di sapere inconscio? Una

risposta è perciò attesa dal dire dell'analizzante e non lascia immutata la funzione dell'enigma. Con l'offerta di altri significanti da mobilitare e agganciare la sua forza interrogante si attenua. Tuttavia, a condizione che l'analista la sostenga, la incarni con la sua presenza, non si spegne. Piuttosto l'enigma si articola nella parola dell'analizzante, si adagia nello spazio tra un significante e l'altro, segue come un'ombra il loro rimando, impedendo alla catena di richiudersi sul senso.

Anche qui si procede con prudenza, avvertiti del rischio che l'aggancio di tale significazione di sapere costituisce per quei soggetti portati al delirio, considerando la necessità di moderarne la potenza, che non investa l'analista. Ugualmente però, quando sussistono le possibilità per darvi corso, nessun automatismo è pensabile. La psicoanalisi non gioca la sua partita in solitaria, ma in concorrenza con altri discorsi e altre forme del sapere.

Soprattutto, come osserva J.-A. Miller, oggi la psicoanalisi gioca una partita cruciale con il sapere della valutazione, cifrato, numerico e che messo in posizione di sembiante assoluto, sembra proprio soddisfare le esigenze di trasparenza e tracciabilità avanzate dal discorso contemporaneo⁵. Che siano le misure del comportamento e delle funzioni cognitive ricavate da tecniche di osservazione, test e questionari, o le 'misurazioni neuro' estratte dalle immagini sempre più sofisticate del cervello, una stessa tendenza oggettivante è all'opera. Uno stesso ostacolo, già incontrato. L'evidenza che si esige dal sapere e dall'oggetto di indagine, riflette sull'inconscio una luce scadente, di svalutazione. E così l'immediatezza, l'accessibilità, la fruibilità. Parenti stretti dell'evidenza e qualità sempre più richieste al sapere, non mancano di gettare discredito sul tempo e sull'impegno che il sapere inconscio necessita per effettuarsi.

Insomma, il destino dell'enigma costituito dal sintomo non si distingue dalla via che si percorre per risolverlo. E non sfugge quello a cui va incontro in analisi. Il soggetto può essere avvertito: la decifrazione dell'enigma equivale all'elaborazione del suo particolare modo di desiderare e godere. Da reperire nel rapporto con quell'oggetto che Lacan ha indicato con la

sola lettera a, e che ha connotato come il più opaco tra gli effetti di discorso⁶. In esso si condensa un godimento proprio a ciascuno e pertanto incomparabile con un plusgodere qualsiasi, offerto a chiunque e pronto al consumo. Saranno i giri dell'analisi a rivelarne la particolarità, non di meno è l'analista, nel lavoro dei preliminari, a marcarne il posto. L'introduzione del soggetto alle libere associazioni richiede tale operazione, affinché il suo dire, sottratto per quanto possibile al giogo delle identificazioni, trovi nell'oggetto, nella sua opacità da diradare, il punto di convergenza. Concludo, tornando sulla considerazione iniziale. Quali movimenti soggettivi è possibile e opportuno produrre e con quali modulazioni, il loro ordinarsi o meno nel discorso analitico, in altre parole quale composizione dare al transfert, è da verificare caso per caso. Riguarda il rapporto con le identificazioni, con il sintomo, con il sapere e il godimento - cosa farne? - e riguarda il fatto che a condizionare tutto ciò sono i modi del discorso in cui si è presi. L'analista può lasciarlo intendere al soggetto, per sollecitare una scelta che in ogni caso sarà la sua.

Massimo TERMINI è psicoanalista, membro della SLP e dell'AMP.

¹ Intervento al XX Convegno della Scuola Lacaniana di Psicoanalisi, L'entrata in analisi e i suoi preliminari, Napoli, 27 e 28 maggio 2023.

² Riguardo al termine "composizione" riferito al transfert cfr. J. Lacan, Il seminario. Libro XI. I quattro concetti fondamentali della psicoanalisi (1964), Einaudi, Torino 2003, p. 122.

³ Cfr. J. Lacan, Proposta del 9 ottobre sullo psicoanalista della Scuola, in Altri scritti, Einaudi, Torino 2013, p. 246.

⁴ Cfr. E. Laurent, Principi direttivi dell'atto psicoanalitico, in <https://www.slp-cf.it/orientamento-lacaniano/testifondamentali/principi-direttivi-dellatto-psicoanalitico>.

⁵ Cfr. J.-A. Miller, "Il nostro soggetto supposto sapere", in La Psicoanalisi n. 70, Astrolabio, Roma 2021.

⁶ Cfr. J. Lacan, Il seminario libro XVII. Il rovescio della psicoanalisi (1969 – 1970), Einaudi, Torino 2001, p. 46.

La doble vuelta de un giro

María Cristina GIRALDO

“Giro magistral: la cuestión del fin del análisis es abordada por Lacan a partir de la entrada en análisis. Ahora bien, si discutimos sobre el final, no discutimos sobre la entrada”.

Jacques-Alain Miller¹

Me sirvo de esta afirmación de Jacques-Alain Miller en el preliminar a Cómo terminan los análisis a modo de epígrafe para proponer las cuatro vías de investigación del argumento del XI ENAPOL “Empezar a analizarse”, como una manera de causar la discusión sobre la entrada en un momento político fecundo: la discusión sobre la práctica del pase en las Escuelas del Campo freudiano que, en nuestra orientación, es solidaria de la definición original del psicoanalista de Lacan, no sin la investigación de largo aliento sostenida al respecto por Miller. Esa definición tiene consecuencias en la orientación lacaniana y hace pregunta sobre la relación de cada uno con el psicoanálisis, tanto para quienes se interesan en formarse en psicoanálisis, como para quienes elegimos formarnos como analistas.

La orientación extraída de un malentendido

Sabemos que el malentendido es ineludible entre seres hablantes al punto que Lacan consideraba que el mismo echa sus raíces en el inconsciente y que su seminario se sostenía en él porque, en forma paradójica, al disolverlo se lo alimenta; de ahí la permanencia de su enseñanza y de la elucidación de su orientación.

En la orientación lacaniana, el psicoanálisis puro mantiene una relación moebiana con el psicoanálisis aplicado. Presentarlo así en el Argumento del XI ENAPOL es extraer la orientación de un malentendido que se generó a partir de una afirmación de Miller en el cierre del III Encuentro europeo del Campo freudiano

PIPOL 3 en París, el 30 de junio de 2007, sobre “Psicoanalistas en contacto directo con lo social”. Allí Miller afirmó que el psicoanálisis aplicado es psicoanálisis, lo que empujó a un malentendido “hasta el punto de que se creyó que de ahí en más el psicoanálisis aplicado sería lo que prepararía mejor al psicoanálisis, que ejercer el psicoanálisis aplicado a la terapéutica era formarse como psicoanalista, que esa era la vía regia del psicoanálisis”².

El hueso de este malentendido es una negación del pase que tendría consecuencias políticas. Una de ellas es que en lugar de una formación con un ineludible punto de fuga se apunte al ser como tapón al agujero de la inexistencia lógica de El analista. Ello pondría a la sociedad profesional de practicantes en el lugar de la Escuela de analizantes, ubicaría al acumulado de la experiencia clínica en el lugar de la operación analítica y situaría al mutualismo identificatorio en el lugar del trabajo de transferencia establecido a partir de la relación con el propio inconsciente. A diferencia de ello, en la concepción de Lacan, el analista deviene sin ser de su propia experiencia de análisis y en posición analizante; podríamos decir que adviene al lugar vacío de las representaciones identificatorias del ser: plus personne, lugar del Ya-nadie vacío del sentido del fantasma, de la ficción del Otro al que se le dio consistencia y que ya no responde, al punto real de no creerse identificado.

¿No le da el Argumento una nueva vuelta al “giro magistral” de Lacan de abordar el fin de análisis a partir de la entrada al afirmar que la clínica del fin de análisis orienta las entrevistas preliminares? En lugar de la idea de un proceso analítico en la perspectiva del desarrollo, que hace de la diacronía una forma del determinismo para dar sentido, cuenta en la

operación analítica con eso imposible que define lo real: cada uno con su modo de gozar, soporte del aforismo “todo el mundo es loco” de la última enseñanza. Esto nos permite considerar la lógica conclusiva del fin de análisis como orientación del inicio. Al respecto, dice Laurent: “No es el camino de ir de las identificaciones hacia este punto del Ya-Nadie, sino iniciar de esto mismo y después se va a rearmar todo el resto”³.

Empezar a analizarse produce un corte en el malentendido al poner en relación, y a la vez diferenciar, el psicoanálisis puro y el psicoanálisis aplicado. Lo que adviene con el corte es que no son análogos. El psicoanálisis en intensión orienta al psicoanálisis en extensión, lo cual le da la condición de éxtimo, pero ambos se diferencian en forma radical de la psicoterapia en tanto se orientan por lo real que nos enfrenta a lo incurable, a lo imposible del sentido, al saber solo supuesto del analista. La psicoterapia, por el contrario, se sostiene en el sentido derivado del saber clínico acumulado del terapeuta, en la idea de curación del síntoma y en la consistencia del Otro y de las identificaciones. Una experiencia de análisis se orienta desde su inicio hasta su conclusión lógica por el síntoma como lo más singular, por el sinthome del Uno y, como afirmamos en el Argumento, seguimos a Lacan en el Seminario 24: “El que sabe, en el análisis, es el analizante”⁴ con relación a su síntoma fundamental, a su fantasma y a su goce.

Y si al disolver un malentendido alimentamos con ello uno nuevo, podemos, en posición analizante, reducirlo y extraer del mismo una orientación. ¿No nos mantiene esta vía en la creencia en el inconsciente al punto de reducir la formación en psicoanálisis y del analista a sus formaciones, entre ellas, el malentendido? A la vez, nos advierte que ni la investigación, ni la discusión en psicoanálisis constituyen el Otro de la garantía, y que, si bien en ENAPOL también podemos malentendernos, está la apuesta de extraer de ello una orientación.

¿Un empezar lógico?

Si el fin del análisis es una conclusión lógica marcada por el atravesamiento del fantasma y por la invención de formas de arreglo

sinthomaticas con lo incurable, con el Uno de goce, nos podríamos preguntar, gracias a la doble vuelta del giro magistral de Lacan: ¿de qué manera empezar a analizarse es un paso lógico y, en tanto tal, a qué consecuencias nos abre?

Miller se pregunta, en su Curso de la Orientación Lacaniana “El Uno solo”, “¿por qué uno aspira a acceder a esta experiencia [...] de hablar y de ser escuchado?”, y se responde que lo hace “cuando uno está algo despegado de lo que se llama la identificación”⁵. Las disrupciones de goce vuelven insuficiente a la defensa y rompen la estabilización, hacen vacilar las identificaciones que sujetaban al ser hablante al Otro y que ya no le alcanzan para responder a lo que creía ser. Es la ocasión de hacer de ello una pregunta esencial -¿de qué gozo?- que, bajo transferencia, puede abrir la puerta a las corrientes de aire del Empezar a analizarse.

Paradoja fecunda que en el fin del análisis se trate del ser de goce que no se sostiene en la identificación, del soy como gozo sin Otro, del Uno de goce que hace letra en la singularidad irreductible e inigualable del “sinthome radical”⁶ del Uno. En la perspectiva de lo Uniano, los pasos lógicos en la operación analítica se dan desde el inicio y por eso el final es una conclusión lógica. Lacan orienta nuestra escucha al respecto en el Seminario 19, ...o peor: Hay surge en un fondo de una indeterminación, el hay hace que algo de esa indeterminación se detenga “... el primer paso de la experiencia analítica es introducir en ella el Uno como el analista que somos”⁷.

Si bien el sinthome a la entrada no es el sinthome del final, es una orientación que apunta, desde la entrada, a hacerse a lo más singular del ser hablante, su modo de gozar, lo cual perturba las defensas contra lo real propias de las coordenadas de los tiempos modernos: la clínica continuista cuyo aforismo es “todo el mundo es loco, es decir, delirante” a diferencia de la pulverización cada vez mayor de nombres que equiparan el trastorno de la norma a una forma de identidad o lo clasifican como género en el imposible de una comunidad de goce. A diferencia de ello, el psicoanálisis abre a una nueva relación con la palabra, con el cuerpo y con el goce, y

subvierte el discurso dominial que vuelve al ser hablante refractario al inconsciente. El psicoanálisis opera por medio de ese lazo puesto al trabajo que es la transferencia, el gozne que nos permite abrir hoy la puerta del XI ENAPOL.

María Cristina GIRALDO es psicoanalista, miembro de la NELcf y de la AMP. Es miembro de la comisión científica de ENAPOL. [Su texto está disponible en el sitio web del congreso.](#)

¹ Miller, J.-A., "Preliminar", *Cómo terminan los análisis*, Buenos Aires, Navarin Éditeur/Grama, 2022, p. 13.

² Miller, J.-A., Solano, E., Viganó, A. (Ed.), *El psicoanálisis en el siglo XXI*, España, NED Ediciones/NELcf-Ciudad de México, 2022, p. 16.

³ Laurent, E., "El Uno solo", *Revista Freudiana*, *El Uno*, n.º 83, Barcelona, ELP, abril-julio de 2018, p. 84.

⁴ Lacan, J., "El seminario, libro 24, 'Hacia un significante nuevo'", clase del 10 de mayo de 1977, *Revista Lacaniana de Psicoanálisis*, n.º 27, Buenos Aires, Grama, 2019, p. 15.

⁵ Miller, J.-A., *Curso de la Orientación Lacaniana "El Uno solo"*, Tercera sesión del Curso, miércoles 2 de marzo de 2011, inédito.

⁶ Lacan, J., "El seminario, libro 24, 'Hacia un significante nuevo'", clase del 10 de mayo de 1977, *Revista Lacaniana de Psicoanálisis*, n.º 27, op. cit.

⁷ Lacan, J., (1972) *El seminario, libro 19, ...o peor*, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 125.

Meter la pata

Oscar ZACK

Hablar es una necesidad, escuchar es un arte.

Goethe

Voy a comenzar esta presentación haciendo referencia a lo que se podría considerar, forzando un poco la cuestión, como una demanda cuasi analítica, la más antigua de la que se tiene conocimiento en la historia, al menos para mí.

Voy al grano: en el Discurso del Método¹, que lleva por subtítulo: Para dirigir bien la razón y buscar la verdad en las ciencias, el autor, René Descartes, no solo relata que fue educado por jesuitas, sino que también nos hace saber que desde niño supo cultivar el estudio de las letras. Este prematuro interés por el saber le hacía suponer que así se podía adquirir un conocimiento claro y seguro de lo que es útil en la vida, razón por la cual, tenía un extremado deseo de aprenderlas.

Pero resulta que, terminada su formación y cuando ya estaba en condiciones de ser alojado entre los doctos, cambió radicalmente de opinión al descubrir que se encontraba invadido de dudas e incertidumbres que le revelaban su desorientación. Esta revelación lo llevó a pensar en lo inacabado e insuficiente de la educación recibida por sus educadores para alcanzar su objetivo juvenil.

Es así que, cuando su edad se lo permitió, se alejó de la sujeción a estos y se encaminó a la búsqueda de un saber que pudiese hallar por sí mismo, lo cito, “yo tenía un extremado deseo de aprender a distinguir lo verdadero de lo falso, para ver claro en mis acciones y caminar con seguridad en la vida. Es cierto que, mientras yo solo consideraba las costumbres de los demás hombres, encontraba poco de que asegurarme.”²

Este enunciado describe cuando un sujeto, Descartes incluido, se encuentra en el instante

de ver. Momento colmado de dudas e incertidumbres que indican el encuentro con la inconsistencia del Otro que suele preceder a la búsqueda de un análisis.

El saber académico, nos enseña Descartes, suele ser insuficiente para orientarse en la vida, suele ser una brújula que señala un norte impreciso y ¿por qué no?, equivocado para un sujeto.

Consintiendo a esta perspectiva se generan las condiciones de posibilidad para que la irrupción de la ignorancia se presente como una epifanía.

Es la epifanía de la ignorancia.

¿De qué ignorancia hablamos? De la referida al saber inconsciente y a las condiciones de goce que dificultan o impiden el anhelo cartesiano de “caminar con seguridad en la vida”.

Dicho en otros términos, cuando la inadecuación entre la pregunta que el síntoma porta y la respuesta que el fantasma ofrece se hace presente, se genera cierto desencadenamiento que empuja a la búsqueda de un nuevo saber que vaya más allá del saber fantasmático, que en el caso invocado estaba articulado al saber erudito.

Un sujeto suele ser, parafraseando a Nietzsche “un campo de batalla”.

Dicho esto, propongo un salto en el tiempo para establecer cierto vaso comunicante, quizás sea una osadía de mi parte, con el Seminario 24 de Lacan.

En este, luego de proponer traducir una –bévüe, como el inconsciente, afirma que “un sueño constituye una metida de pata al igual que un acto fallido o una ocurrencia chistosa, salvo que en la ocurrencia chistosa nos reconocemos porque ella procede de lo que denominé lalengua.”³

Es decir que las formaciones del inconsciente, entre las que debemos incluir también al

síntoma, ameritan ser consideradas como una medida de pata.

¿Por qué? Porque al emerger de lo inconsciente se generan las condiciones, análisis mediante, para la apertura de un nuevo saber que posibilite hacer uso del psicoanálisis que no hay que olvidar que es “una vía práctica para sentirse mejor”⁴.

Meter la Pata es un sintagma que, al designar a las formaciones del inconsciente, posibilita la apertura al trabajo analítico para acceder a un nuevo saber. Nuevo saber que funciona como guía para salir del laberinto de la neurosis, para salir de la trampa del goce.

El Encuentro con un analista

El analizante, una vez atravesada la puerta que instituye la entrada en análisis, va a experimentar, a partir de su inserción en el dispositivo analítico, lo que significa ser partícipe de un espacio en el cual queda subvertido el diálogo convencional. Esta experiencia se percibe de manera más vivaz una vez concluidas las entrevistas, llamadas, a posteriori de la entrada, preliminares.

“No hay entrada posible en análisis sin entrevistas preliminares”⁵, nos recuerda Lacan ubicando así el punto de convergencia para todo comienzo de análisis.

Ahora bien, una vez instalado el lazo analítico, si el analista no lo obstruye, sino que lo propicia, se desencadena ese fenómeno que llamamos transferencia analítica.

¿Qué es lo que posibilita que tome forma ese nuevo amor?

La transferencia, hay que recordar, es transfenoménica a la experiencia analítica.

¿Por qué? Porque surge, entre otras cosas, a partir del efecto inédito que genera el uso particular de la palabra que hace el analista al alejarse del diálogo convencional y hacer un uso de la palabra que, como enseña Lacan, no está al alcance de todo el mundo.

El analista con su decir silencioso posibilita vectorizar el discurso del analizante que va de lo que se cree saber a lo no sabido.

Lo novedoso y subversivo es encontrarse con una escucha “que pueda brindarnos justo la imagen de nuestro deseo”⁶ generando así la

posibilidad de arribar a un nuevo arreglo con el goce.

Esto es posible en la medida que el analizante pueda captar que, cito: “el inconsciente es que, en síntesis, hablamos- suponiendo que haya parlêtre- solos. Hablamos solos porque siempre decimos una sola y la misma cosa, salvo que nos abramos a dialogar con un psicoanalista. No hay forma de actuar de otro modo que recibiendo de un psicoanalista lo que perturbe nuestra propia defensa.”⁷

Empero, no hay que olvidar que “la buena voluntad del analizante nunca encuentra nada peor que la resistencia del analista.”⁸

A modo de conclusión

Invoco nuevamente a Descartes, nuestro ficticio analizante, que nos hace saber que encontró más verdad en los razonamientos hechos acerca de las cuestiones que importan a cada uno, y cuyas consecuencias llegarán pronto si él se equivoca, que en los formulados por un hombre de letras en su gabinete que no producen ningún efecto ni le acarrearán consecuencias. También nos ilustra, quizás a modo de síntesis, acerca de que “después de haber empleado varios años en estudiar el libro del mundo y en tratar de adquirir alguna experiencia, tome un día la resolución de estudiar también en mí mismo y emplear todas las fuerzas de mi espíritu en escoger los caminos que debía seguir”.⁹

Más allá de la brújula cartesiana podemos sostener que comenzar a analizarse permite transitar el camino que va de la seguridad inconsistente del fantasma a la seguridad que se nutre del saber.

Comenzar a analizarse es una experiencia que, en la medida que se va escribiendo la historia, se transita el camino que va a llevar, al analizante, al exilio de su historia.

Concluyo evocando a Samuel Beckett: “Posiblemente no haya sino caminos equivocados. Sin embargo, hay que encontrar el camino equivocado que te conviene.”¹⁰

Oscar ZACK es psicoanalista, miembro de la EOL y de la AMP. Es miembro de la comisión científica de ENAPOL. [Su texto está disponible en el sitio web del congreso.](#)

¹ Descartes R., Discurso del método y otros tratados. Biblioteca edaf de bolsillo. Madrid 1982.

² *Ibid.* Pág. 42.

³ Lacan J., Seminario XXIV. Revista Lacaniana de Psicoanálisis Numero 29. Clase del 16/11/1976. Pág. 9.

⁴ *Ibid.* Pág. 14.

⁵ Lacan J., Hablo a las Paredes. Paidós. Buenos Aires 2012. De la incompreensión y otros temas. Clase del 2 de diciembre de 1971. Pág 49.

⁶ Lacan J., Seminario I. Paidós. Pág. 216.

⁷ Lacan J., Seminario 24. Revista Lacaniana de psicoanálisis N°30. Paidós. Pág. 14.

⁸ *Ibid.* 6 Pág. 14.

⁹ *Ibid.* 1 Pág. 43.

¹⁰ Juliet C., Encuentros con Samuel Beckett. Biblioteca de Ensayo. Siruela. España 2006. Conversación del 14 de Noviembre de 1975. Pág. 61.

A boa sorte de analisar-se

Sérgio de MATTOS

O que é um começo? Em geral, não sabemos o que é. Os mitos vêm tentar responder. Também a ciência, a seu modo. No começo era o Verbo, narra a nossa tradição. Isso nos toca. O que quer que seja, um começo implica um antes e um depois—de onde emergem novas possibilidades. Uma psicanálise é uma máquina de criar o novo. Além disso, começar, atua no presente sobre o que concerne à potência do passado.¹ Sobre quais condições se produz esse novo na psicanálise?

Começo em forma de palavra

Antes do encontro com um analista, alguém se dá conta de que precisa de ajuda: “não consigo resolver isso sozinho”, “preciso falar com alguém”, “preciso entender, melhorar...”. Lacan dizia a quem lhe demandava ajuda, que era preciso que falasse. Só assim poderiam fazer alguma coisa juntos. Era preciso um esforço², para dizer na expressão de Miller, “o acontecimento do pensamento”, e dessa forma, ver, como isso se articulava com o acontecimento do corpo. A questão será, portanto: em quê o fato de expressar o que passa no pensamento é capaz de produzir um outro dizer diferente daquele que se repete?

Deduz-se que para instaurar a prática psicanalítica³, é preciso fazer o sofrimento dizer, ou seja, fazê-lo articular-se ao significante. Sofrimento esse que tem sua linguagem própria em cada sujeito, devido à arbitrariedade dos significantes, que marcaram sua vida: no nível da história de cada um, na incidência de certas frases, palavras ditas ou silenciadas em seu meio. Acrescenta-se, ainda, que o sofrimento é dito sem saber o que diz; contudo, para aquele que fala e quer ser ouvido, o sofrimento quer ser sintoma.

Provocado à propósito do apólogo de João, “No princípio era o Verbo”⁴, Lacan responde:

No começo da análise em todo caso, isso é certo. Contudo, imprime um desvio crucial lembrando da presença da carne como lugar da encarnação da palavra, fazendo convergir, desse modo, desde o início da experiência analítica o drama originário do ser falante:

“Para o ser falante, as coisas começam, o drama só começa quando há o Verbo e ele entra na jogada, quando se encarna. É quando o verbo se encarna que as coisas começam a ir muito mal...”⁵

A partir do momento que pedimos ajuda ao analista, já habitamos um corpo que padece do significante, de um acontecimento que perturbou sua homeostase, e que está na raiz do fracasso no arranjo com o qual até então o sujeito se defendia do gozo. Assim, podemos acrescentar que desde o princípio está o gozo. Isso estabelecido, o que podemos extrair para o começo de nossa prática, dessa estrutura engendrada pelo impacto da linguagem no corpo?

Porque falar do começo

Saber como começar uma análise é estabelecer as condições que favoreçam um bom resultado. Para isso, é preciso, como diz Lacan⁶, ao falar de seu ensino, determinar como um analista pode se sustentar:

“Estou tentando determinar com que um analista pode se sustentar, que aparato – se posso dizer assim – envolve o aparato mental rigoroso da função do analista.”⁷

Há, entretanto, uma dificuldade intrínseca aos analistas em sustentar-se em um bom lugar. Por isso, seguindo Lacan, é essencial estabelecer qual o corrimão se deve segurar para não derrapar de sua função:

“Porque, quando se é analista, sempre se sente a tentação de escorregar, deixar-se derrapar escada abaixo pelo traseiro... Há

que saber ser rigoroso porque deve-se intervir de forma sóbria e de preferência eficaz. Para que a análise seja séria e eficaz, procuro dar as condições.”⁸

Essas condições foram no começo formalizadas como um algoritmo, o da transferência,⁹ onde se põe em marcha o aparato significativo que faz falar o que o sofrimento não sabe de si, funcionamento esse que se equaciona a um elemento libidinal: o agalma. A esta altura, Lacan dirá que no princípio está a transferência.

Para além do algama, ao longo de seu ensino, a função do gozo se destaca no laço analítico. Um supereu, próprio à experiência analítica, torna-se um aliado do cumprimento da regra fundamental: “diga toda a verdade”. Vale ainda ressaltar, segundo Lacan, que, além de um aliado, temos com o gozo uma parceria importante:

“Se não houvesse isso (o gozo), não vejo por que nós estaríamos nessa, juntos! Se não houvesse o Verbo, que, é preciso dizer, isso dá prazer, eles jubilam... todas essas pessoas que me procuram, porque é que elas retornariam se não fosse para curtirmos juntos com o Verbo?”¹⁰

Segue-se que, desde o início, devemos estar atentos ao surgimento de algo que tenha índice dessa dimensão libidinal na fala do analisante: uma palavra carregada de afeto, uma cena enigmática, uma conexão nova que causa satisfação, uma articulação onde se mostre um padrão repetitivo. Índices que podem emergir das primeiras lembranças infantis, de narrativas de traumas, de momentos de ruptura na vida quando tudo toma um outro caminho, de sonhos que não se esquecem, de outros frequentemente repetidos.

Em forma de a

Na primeira sessão, o analista me pergunta o que eu havia produzido de saber no tratamento anterior. Respondi que sabia qual era o desejo de minha mãe. Ele intervém: “Se você sabe qual é o desejo de sua mãe, uma psicanálise não pode fazer nada por você”. Nesta noite, tive um sonho onde ela estava morta, fazendo-me lembrar, de uma cena traumática de minha infância, até então, totalmente esquecida.

Lembrança que, se tornou, o vetor de minha análise até a construção de meu fantasma fundamental. Esse primeiro encontro com o analista - que fez voar em pedaços minha resposta sobre o desejo do Outro - produzindo o sonho e a lembrança, onde era possível ler minha identificação com o objeto de gozo do Outro, ilustra o gozo já incluído, e exposto logo na primeira sessão, desde que comecei a me analisar.

A nossa prática se liga a desmascarar a relação com o gozo e pode sustentar-se como lemos no Seminário De um Outro ao outro, em três expressões, que dão forma ao tratamento: o gozo como excluído e visado, o Outro como lugar em que isso se sabe e o objeto a, que é o pivô da história. Desse modo, enfatiza Miller, só há estrutura na experiência analítica na condição de que se inclua o objeto a¹¹ – impondo à estrutura uma orientação.

Retomo, do título dessa intervenção, a palavra bonheur, felicidade/boa sorte, lembrando que Lacan nesse Seminário, afirma que não há felicidade senão do objeto a; não do objeto perdido irremediável, mas o objeto a, separado do fantasma que obturava a falta.

A boa sorte de analisar-se

Que lugar dá Lacan à contingência em seu último ensino? Uma importância fundamental, a tal ponto que, para ele, a clínica deveria interrogar a análise, mas também interrogar o psicanalista, a fim de que ele pudesse prestar contas do que em sua prática haveria de acidental¹².

É neste sentido, de dar conta do acidental que se concebe a contingência lacaniana. Ela implica que possamos nos servir do acaso na condição de restringi-lo à contingência, ou seja, como analistas só nos interessa o acidental que vem se transformar em um fato de discurso, em um dizer que deixava um traço. Isto é, àquilo que do acaso se deixa interrogar pelo simbólico¹³, que se deixa de algum modo manipular por nossas operações com o significativo.

Destaco algumas formas de restrição que constituem a contingência lacaniana.

1) Só nos interessam os acidentes que deixam seus traços. 2) Em termos lógicos, interessa o

acidental pensado como contingente no interior das mudanças operadas por Lacan, no funcionamento do quadrado modal clássico. Mudança feita para ajustar-se à estrutura do falasser, onde certas coisas nunca cessam de se repetir, outras nunca acontecem como esperávamos e algumas que contingencialmente emergem deixando novos rastros.

A restrição no campo do acaso se dá ainda ao situar a contingência no campo estratégico da transferência, como uma modalidade lógica que se opõe à repetição. A transferência visa o novo no caminho do amor. Ela que começa em um regime movido pela necessidade, entendido aqui como algo que se repete sempre do mesmo modo, pode chegar a provar-se como uma impossibilidade. Em outras palavras, há um caminho lógico em uma análise que vai da contingência ao impossível e que, por sua vez, abre de novo a via para escrever o que não estava escrito, agora de forma singular, como resposta a um real.

O analista tem aí seu papel: “Um parceiro que tem a oportunidade de responder”, diz Lacan: “Volto a pôr em jogo a boa sorte, salvo que nessa oportunidade, essa vez, vem de mim e sou eu que devo proporcioná-la”.¹⁴

Situar a contingência na transferência, enfatiza Miller, é sem dúvida a condição para que saibamos manejar essa ocasião, essa ocasião provocada. Há no ato do analista algo que pode provocar uma ocasião e que ele deve proporcionar como uma boa sorte.

Na primeira sessão de meu percurso analítico apresentada acima, a intervenção do analista sugere essa ocasião provocada. Ela atinge no coração da transferência, a pergunta sobre o desejo do Outro. Furo que eu havia tamponado, identificando-me com um objeto que se colocava como resposta. Ouvir que uma Psicanálise não poderia fazer nada por mim, explodiu meu saber constituído e a satisfação ali encontrada, favorecendo a contingência. Esvaziou a resposta que me acomodava na repetição e provocou o sonho da mãe morta, ocasionando a inscrição da lembrança que deixou seu rastro conduzindo minha análise por um longo tempo.

Evidentemente, a contingência não tem sempre o mesmo tom. O que provocou o final de minha experiência analítica, ao contrário de um “nada pode ser feito por você”, foi em uma certa circunstância, naquela que foi a última sessão, ouvir minha analista dizer: “Me chame”. No contexto em que isso ocorreu, a contingência escreveu uma nova relação com o Outro, na qual eu podia em uma nova parceria gozar da vida com alguém, ao invés de me armar contra o Outro e mortificar-me atolado no deserto do objeto nada.

Não posso queixar-me da sorte que foi para mim analisar-me, desde o começo.

Sérgio de MATTOS é psicanalista, membro da EBP e da AMP. É membro da comissão científica da ENAPOL. [Seu texto está disponível no site do congresso.](#)

¹ Miller, J.-A., « 1, 2, 3, 4 », vol. 1, Ciudad Buenos Aires, Paidós, 2021, p. 234.

² Lacan, J., (1975) « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert: Sur le plaisir et la règle fondamentale », *Lettres de l'École freudienne*, nº 24, 1978, p. 22-24.

³ Lacan, J., (1968-1969) Seminário, livro 16: De um Outro ao outro. Rio de Janeiro: Zahar, 2008, pp. 67-68.

⁴ Entrevista antes da terceira. Tradução do autor. Aqui vale a pena lembrar da discussão sobre a tradução de logos onde estão em jogo o hebraico da tradição do primeiro testamento junto à influência grega presente no autor.

⁵ Lacan, J., « Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français » (1974), Rome. op. cit., pp. 6-26.

⁶ *Ibidem.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Este é um desdobramento da inversão do signo saussureano que escreve o funcionamento da linguagem do ponto de vista do inconsciente. O analista se ampara nesse aparato.

¹⁰ Lacan, J., « Conférence de presse du docteur Jacques Lacan au Centre culturel français » (1974), Rome. op. cit., pp. 6-26.

¹¹ Miller, J.-A., « 1, 2, 3, 4 », vol. 1, op. cit.

¹² Lacan, « Ouverture de la section clinique » (5/1/1977), *Omnicar?*, nº9. Paris, Lyse, 1977, p. 14

¹³ Attié J., « Le hasard et la contingence », *La Lettre Mensuelle*, nº161, août 1977, p. 18.

¹⁴ Miller, J.-A., « 1, 2, 3, 4 », vol. 1, Ciudad Buenos Aires, Paidós, 2021, p.227.

Empezar a analizarse, cuestión de tiempo

Raquel CORS ULLOA

Empezar a analizarse no ocurre de una vez y para siempre, tampoco comienza con el inicio, con el punto de partida, con emprender el viaje donde un analista –azarosa experiencia– que me evoca el poema de Kavafis, al sugerir:

“Cuando emprendas tu viaje a Ítaca, pide que el camino sea largo, lleno de aventuras, lleno de experiencias.

No temas □...□

Que muchas sean las mañanas de verano en que llegues –¡con qué placer y alegría! – a puertos nunca vistos antes”.

Empezar a analizarse es cuestión de tiempo. La aventura del análisis enseña a distinguir el tiempo epistémico del saber, respecto el tiempo erótico que entraña un lazo con el objeto a. Hay algo en lo discontinuo del tiempo que, cuando opera por los intervalos del inconsciente real, resuena en lo que implica al cuerpo: el de la presencia del analista y el que devendrá analizante, factor dispar que de antemano no se sabe, se desea saber. Esa tyche dependerá de lo que –según la diversidad de cada análisis–, se encarne.

Cuando en un análisis comienzan a resonar los azares del S1 y lo que ahí se conmemora en una necesaria manera de gozar, lo que empieza a consentir a lo real ya no es sólo lo imposible, sino lo contingente, dimensión inconsciente que cuando sorprende, lo hace a través de la transferencia. Cuando ese amor de transferencia comienza en un análisis, estamos advertidos que tal amor, tiene su génesis –origen que no está en la persona del analista–, sino en lo que ahí yace, en principio, del objeto

de amor. Sin este amor, no sabríamos cómo terminan los análisis, pero tampoco cómo nacen, como comienzan, como renacen. Lo cierto es que, cuando abrimos las puertas a las contingencias, no lo hacemos para responder a las demandas de amor ¡con más amor! Y es que todo amor es, en el fondo, narcisista.

Como recién recordaba Jacques-Alain Miller durante la presentación del libro *Cómo terminan los análisis*:¹ “A diferencia de la demanda, que siempre es demanda de algo, el deseo del analista no es deseo de algo para su analizante. A su analizante, el analista lo deja ser –il le laisse être–, pero desea muchas cosas, en realidad; desea el retorno del sujeto analizante, desea que él hable, desea que se divida, desea la reducción de los síntomas, la caída de los significantes amo y la aceptación de la castración, desea obtener la diferencia absoluta del sujeto. □...□desea obtener el papel de objeto pequeño a alrededor del cual se enrolla el discurso del analizante y en tanto que ocupa la posición de a, el analista está dispuesto o desea ser amado sin aprovechar ese amor para su goce, amado como agalma y después, evacuado como un desecho al final del análisis”. De hecho, es algo que las Enseñanzas del Pase transmiten sobre la desestimación de cualquier tentación de identificación con el sujeto supuesto saber Por fortuna, no hay la última palabra que obturaría, asfixiaría, mataría el deseo de saber; por fortuna ¡hay sorpresas! que producen la ocasión de seguir trabajando sobre los puntos cruciales que conciernen al porvenir del psicoanálisis.

Enlazarse a la Escuela, al discurso que la habita, es una inmersión singular, no universal,

que requiere preguntarse –como en un control– por: ¿qué controla si la relación entre el lazo y el lugar está en su sitio? La primera clase del Curso de Miller (2000-2002) comienza con este rasgón: “el lugar y el lazo analítico dependen del lazo del analista con el psicoanálisis”.² Con esto, se abre una cuestión crucial que, no siempre se responde con la suma de los años, sino con la erótica del tiempo que –como en la sesión lacaniana–, da lugar al desecho del tiempo que ex–siste al del reloj. En efecto, lo que al comenzar a analizarse, cada vez recomienza, es cuestión de tempo,³ un tiempo lógico, no solo cronológico, pues envejecer un poco ¡es lo más fácil del mundo! Por último, y para comenzar: “hay que tener el espacio de la Escuela; después, dentro de ella comienza la investigación”.⁴ In situ yace lo incomparable y diverso que es este concepto –de Escuela– tan distinto al de una “sociedad analítica” constituida por psicoanalistas que se reconocen los unos a los otros. Lo que inventó Lacan fue: “una comunidad de trabajo y no de reconocimiento”.⁵ Lo que Lacan fundó y la presencia de Miller revitaliza, cada vez, es una Escuela que causa, no agrupa. En la vida de la Escuela la confianza es vital, no sólo por un cuerpo que la constituye en el Uno de una institución permutable, sino como un instrumento al servicio del psicoanálisis, no de los psicoanalistas. Cuando esto causa, hay ahí algo tan misterioso y agalmático que se puede decir ¡algo comienza! Algo de orden analítico que empieza a articularse entre el inconsciente de cada uno y los modos de responder ante la no relación sexual, algo de ese incomparable

ser-hablante ha consentido al compromiso de comenzar a analizar-se.

Y, si de cada comienzo nace una genuina experiencia de trabajo llamada transferencia, este espacio que llamamos Escuela –donde los goces mutan y los actos no sólo son acciones, ojalá sean consecuencias– puede ser la ocasión que conviene a un psicoanalista, a la hora de asumir –a riesgo propio–, la posición analizante.

Hay un tiempo que nos convoca a soltar y olvidar lo ya sabido, para recomenzar. Un tiempo que Lacan sostenía como un proceso lógico de la cura en tanto exige una conclusión. Es el sofisma de “un prisionero”⁶ que, en el transcurso de un tiempo, ha transformado su problema inicial. Transformaciones que se demuestran desde el comienzo en una Escuela que aloja los singulares destellos del deseo de saber para animar nuestras páginas en blanco.

Raquel CORS ULLOA es psicoanalista, miembro de la NEL y de la AMP. Su texto fue presentado a la NELcf-Caracas.

¹ Intervención de J.-A., Miller sobre el libro *Cómo terminan los análisis*. Paradojas del pase, París, 25 de junio de 2023, disponible en: <https://uqbarwapol.com/como-terminan-los-analisis/?fbclid=IwAR1IBpyO1mo8ge2FoN9T67Qgao1pM2TNeED2IHwqiM8rTPn--rHm9QwwPPw>

² Miller, J.-A., “La tentación del psicoanalista”, *El lugar y el lazo*, Paidós, Buenos Aires, 2000, pp. 15-17.

³ Tempo, palabra italiana que significa “tiempo”. Los términos tempo, movimiento o aire en terminología musical hacen referencia a la velocidad con la que se ejecuta una pieza musical. En las partituras de una obra, el tempo se suele presentar al inicio de la pieza, encima del pentagrama.

⁴ Miller, J.-A., “El concepto de Escuela”, *El nacimiento del Campo Freudiano*, Paidós, Buenos Aires, 2023, p. 226.

⁵ Miller, J.-A., “El triunfo de Jacques Lacan”, *Introducción a la Clínica Lacaniana*, ELP, Barcelona, 2007, p. 241.

⁶ Lacan, J., “El tiempo lógico y el aserto de certidumbre anticipada”, *Escritos 1, Siglo XXI*, Buenos Aires, 2014, p. 193.

No me buscarías si no me hubieras encontrado¹.

Esthela SOLANO-SUAREZ

Retrospectivamente puedo concebir que la trama de lo que llamamos el curso de una vida esta tejida por el azar de las contingencias, de los encuentros, buenos o malos, dejando marcas en el cuerpo, produciendo rupturas, fracturas, cortes, crisis, no sin propulsar un devenir del cual se deduce en el vértice de la traslación, una permanencia que perdura.

Podría situar el primer tiempo de quiebre y ruptura en “el despertar de la primavera”. Formación religiosa en el seno de una familia tradicional, escolaridad en un universo femenino de niñas, monjas y profesoras mujeres, curas y directores espirituales, fe y creencias inmovibles, a lo cual se sumaba por elección personal estudios de teología. Alumna destacada y ejemplar.

Al finalizar el ciclo secundario, si bien todo indicaba que mi orientación auguraba tomar el camino de las matemáticas y de la física, sorprendentemente a ultimo momento decido inscribirme en la Escuela de Psicología en la Facultad de Filosofía y Letras, decepcionando las expectativas paternas.

El encuentro con el amor y el deseo, la sexualidad, el marxismo y el debate permanente en el seno de aquella institución, resquebrajaron la unidad del los cimientos que sostenían mis referencias de pensamiento y creencia. La ruptura engendró una crisis de creencia, de la fe, del sentido, abriendo un abismo en un espacio en el que Dios como pura ausencia dejaba un agujero en cuya vorágine la adolescente se perdió.

¿Qué había sucedido? El universo estructurado por el Nombre del Padre se hizo añicos a raíz del encuentro con el sin límites de la lógica del no-todo, en el cual no existe un x que niegue la

función de Phi de x. Crisis de existencia que arrasó con las ficciones del ser que provenían del sueño de la vida eterna.

La salida que encontró aquella adolescente fue de recurrir a un analista. En el curso de ese análisis ortodoxo, de sesiones de 50 minutos, las interpretaciones otorgaban un sentido a los sueños, lapsus y actos fallidos, a los recuerdos de infancia, al romance familiar, tejiendo una trama que creaba un nuevo modo de religare lo real, lo simbólico y lo imaginario en una trenza de sentido.

Los efectos terapéuticos fueron importantes y sobre todo el encuentro e interés por el psicoanálisis. Una vez diplomada se inicia el comienzo de la practica con la integración en unidades clínicas y estudio de los textos de Freud. El horizonte estaba despejado.

En esas circunstancias se produce el encuentro con Lacan. Por un lado, gracias a la lectura del opúsculo de Althusser, Freud y Lacan pero sobre todo, a partir de éste, la lectura de Función y campo de la palabra y del lenguaje. Aquella primera lectura de ese escrito fue como zambullirse en un océano enigmático, no obstante, una frase de ese texto produjo un impacto y percutió por su luminosa fulguración: “el inconsciente está estructurado como un lenguaje”. Ahí se produjo el instante de ver. Esa frase fue un punto de capitón que ordeno la experiencia de analizante y la orientación futura. Esa frase la arrancó de su país y la transportó hacia un querer ir más allá, es decir, encontrar a Lacan.

Dos años mas tarde, ya instalada en Paris, telefona para pedir una cita a Lacan. La secretaria le responde que el Doctor está muy

ocupado en ese momento y la invita a telefonar la semana próxima.

Una semana más tarde, desde la misma cabina telefónica, renueva, a la misma hora, su llamado. La secretaria la invita a telefonar dentro de una semana. Y la semana siguiente igualmente, como la semana ulterior. La vez subsiguiente la secretaria le indica que debe telefonar a partir de tal fecha por que el Doctor Lacan viajaba a los Estados Unidos.

En la fecha indicada, a la misma hora, suponiendo que la respuesta sería la misma, telefona. Era como un juego, un ritual, un hábito. Pero esta vez, la secretaria le dice que la pone en comunicación con el Doctor Lacan. Era él, el mismo Lacan al teléfono “¡Hallo!” dice, no sin dejar a la interlocutora pasmada. Ella le explica apresurada que viene de otro país y que quiere verlo, que le pide que le conceda una cita.

“Una cita para qué?” le responde. ¿Pero no era una evidencia que pedir una cita a un analista supone querer hacer un análisis? Y no, con Lacan no se trataba de evidencias. Porque en realidad no era nada evidente por qué razón quería ella una cita.

“Quiero hacer un análisis con usted”, respondió.

“-Es urgente?”

“-No, puedo esperar”, respondió.

“¡Venga inmediatamente!” profirió Lacan.

Esta fue la primera lección clínica de ese intercambio. Él había escuchado la urgencia subjetiva que la gentileza y la cortesía recubrían. La espera le sirve al neurótico de pretexto para mantener el deseo en un horizonte de siempre “más tarde” “mañana”, defendiéndose de la puesta en acto.

La prisa impuso la urgencia que la llevó corriendo hacia el consultorio de la rue de Lille.

Al llegar, gran sorpresa, la sala de espera donde la secretaria la instaló, estaba vacía. ¿Estaría el Doctor en su despacho? ¿Habría partido ya? Un suspiro proveniente de una estancia vecina la consoló : era un signo de su presencia, sin dudas, él estaba ahí.

La secretaria la invita a pasar al despacho del doctor.

Lacan estaba sentado frente a su mesa de trabajo. En ella una cantidad de libros

amontonados se apilaban y él estaba manipulando una serie de cuerdas finas de diferentes colores. Eran nudos, nudos borromeos.

“¿Qué puedo hacer por usted?”, le pregunta sin dejar de ocuparse de los nudos y sin mirarla.

“Vengo porque quiero analizarme con usted”.

“¿Y por qué quiere hacer un análisis?”

“Por que quiero devenir analista”

“¿Y cómo esta idea de devenir analista le surgió?”

Entonces ella comenzó a explicar su recorrido, su análisis, sus lecturas, su patatí y su patatá... Esto no parecía interesar para nada a su interlocutor , que sin darse vuelta hacia ella continuaba dándole la espalda. Hasta que interrumpiendo las explicaciones le preguntó :

“Y ¿por qué fue a ver a un analista a la edad de 18 años?”

¿Cómo no había atinado a comenzar por lo más importante? Ahí estaba el meollo. Cuando respondió a esta pregunta, Lacan se puso de pie, acercó su sillón y estando al lado de ella colocó su mano sobre su brazo. La entrevista cambió de tono. Lacan se encarnó en una presencia plena, en un cuerpo a cuerpo escuchando y alentando el relato de aquel momento de ruptura y de crisis.

Preguntó: “Qué le dejó el análisis que hizo con B.?”

“Un cierto conocimiento de mí misma”, le respondió tontamente la demandante. Y fue en ese instante que él enunció:

“Cuál es su síntoma?” y ante el desconcierto de la entrevistada aclaró : “¿Sabe usted qué es un síntoma?”

Y no, ella creía saberlo, pero no lo sabía. Respondió que la angustia era mortificante y la tristeza.

En ese momento la entrevista cambio de rumbo:

“¿Porqué quiere hacer un análisis conmigo?”

Las respuestas que ella avanzó no fueron validadas. Una y otra vez enunció la misma pregunta, engendrando con esa insistencia un efecto de angustia intolerable. Se trataba de cernir qué objeto encarnaba para esta implorante el analista a quien se dirigía. La insistencia y persistencia de la pregunta hizo

brotar en ella una respuesta sorprendente : “Me dirijo a usted porque pienso que es el único que puede ayudarme a resolver mi embrollo con la muerte, porque para mí usted es un inmortal. Con su enseñanza y sus escritos usted ha alcanzado la posteridad y seguirá vivo después de su vida”.

Así, con su insistencia Lacan había hecho surgir el significante de la transferencia : la muerte. Esta respuesta daba la clave del síntoma. Ese significante que surgió como trozo aislado , en su pureza, revelaba el agujero alrededor del cual se había constituido el texto de su neurosis. Su enredo con la muerte era un enredo de pensamiento en el cual se trataba de no cesar de pensar lo impensable, no cesar de perderse en el pensar, lo que hace agujero en lo simbólico y que corresponde a lo impensable de la muerte.

Este impensable la asediaba desde la infancia. Era un modo de querer forzar al lenguaje para obtener una respuesta al enigma del dolor de su madre, que siendo niña perdió a su padre. No era una madre triste, más bien una mujer llena de vitalidad, de risa y de vida. No obstante, esta madre no escondía su predilección por esta hija y uno de los nombres de esta predilección que la distinguía, era la niña de “ mirada triste”.

El análisis con Lacan hizo posible desentrañar el enredo con la muerte . La percusión de las palabras en el cuerpo es traumática, o troumatica.

Aquel hombre que falleció dejando a una niña huérfana, había dejado su país de origen para emigrar a Argentina a finales del siglo XIX, época convulsa en su ciudad de origen, Trieste. El padre muerto provenía de Trieste, y la niña preferida de su madre encarnaba la mirada perdida del padre en la “mirada triste” que le fue atribuida. De donde se lee el efecto de afecto “triste” como traza sintomática del choque de la lengua con el cuerpo.

Esta lectura se dedujo de las premisas que fueron demarcadas por Lacan en aquel primer encuentro.

Retomando el momento de aquel primer encuentro, Lacan concluyó diciéndome: “Antes de comenzar el psicoanálisis propiamente dicho, yo practico, como es norma en mi

Escuela, las entrevistas preliminares”. Acordándome una cita, se dirigió hacia la puerta y me dijo:

–“Me dará algo por esta entrevista?”

En efecto se trataba de pagar, pero ¿cuánto? ¿Qué suma? Pálida de inquietud, temiendo que la puerta que venía de abrirse ante ella se cerrara por falta de dinero, escucha que Lacan le dice :

“Me dará lo que usted quiera”.

¡Increíble! Le acordaba así la posibilidad de comenzar un análisis con él.

Sin embargo, esta posibilidad sería sometida a una puesta a prueba, apuesta que se renovaba una y otra vez a fin de que la posible analizante diera muestras de querer lo que decía desear. Es lo que se jugó en el periodo de entrevistas preliminares, que no desarrollaré en este testimonio, pero que podrán leer en algunos de los textos del libro “Cinco segundos con Lacan”. En ese testimonio doy cuenta de lo que quería decir para Lacan “comenzar el análisis propiamente dicho”. Era poner en acto su modo de operar, cortando la cadena significante antes de que una frase se cerrara en una unidad de significación, para extraerme del sueño que induce el lenguaje, extraerme del sentido y conducirme hacia una lectura de los dichos, más allá de la intención de significación, para hacer resonar en el decir los equívocos de la lengua. Es decir, cernir “las marcas que son aquellas dejadas por un cierto modo de relación con un saber, que constituye la substancia fundamental de lo que es el inconsciente.”²

Las lecciones que me procuró esta primera cita con Lacan han sido de una vivacidad prodigiosa. La más importante e inolvidable es la demostración en acto de la necesidad de cernir desde el primer encuentro la singularidad de la demanda, y consecuentemente, que no hay comienzo posible de un análisis propiamente dicho, sin que sea puesto en juego el eje del síntoma alrededor del cual gira el trabajo del analizante y la operación del analista.

En las llamadas entrevistas preliminares, que se prolongaron durante casi un año, se trataba de ofrecerme la posibilidad de acceder al registro de la lectura del texto del inconsciente,

lo cual implicaba un pasaje de la palabra a la escritura. Cuando accedí , extrayéndome de la rutina del sentido, el patos se transformó en risa. Cada sesión percutía en la instantaneidad del chiste. El síntoma se vació de sentido evacuando el “sentido gozado” no sin dejar al descubierto un puro agujero que perdura como pérdida pura, sosteniendo la insistencia del

Uno que ex-siste como goce opaco fuera de sentido.

Esthela SOLANO-SUAREZ es psicoanalista, miembro de la ECF y de la AMP.

¹ Pascal, Pensamientos 553.

² Lacan J., Columbia University Auditorium School of International Affairs, 1 December 1975, Scilicet 6/7, Seuil, pag. 50.

AMP-BLOG - COMITÉ DE RÉDACTION :

Laurent DUPONT

Équipe éditoriale :

Anne COLOMBEL-PLOUZENNEC, avec Marta BERENGUER, Alejandra LORAY,
Maria SIANI, Gabriela URRIOLAGOITIA, Milena VICARI CRASTELO

Maquette et mise en page :

Anne COLOMBEL-PLOUZENNEC

Photo de couverture

Christine PLOUZENNEC